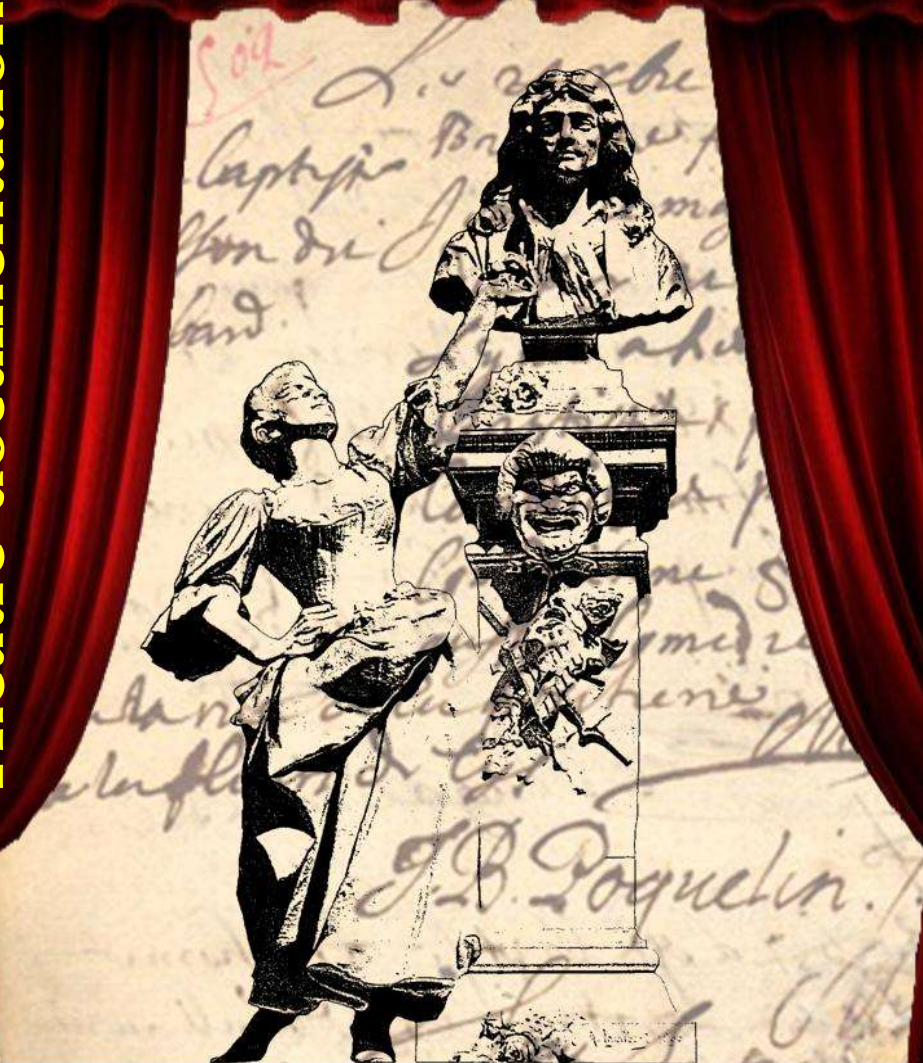




Jean-François REGNARD
Charles DUFRESNY

Théâtre-documentation



Attendez-moi sous l'orme



Jean-François REGNARD

1655-1709



Charles DUFRESNY
1657-1724



**Attendez-moi sous
l'orme**



Comédie¹ en un acte, et en prose, avec un divertissement.

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de la rue des Fossés Saint-Germain, le 19 mai 1694.

Personnages

DORANTE, officier réformé, revenant de sa garnison, qui devient amoureux d'Agathe

AGATHE, fille d'un fermier, amoureuse de Dorante

PASQUIN, valet de Dorante

LISETTE, amie d'Agathe

COLIN, jeune fermier, accordé avec Agathe

NANETTE, bergère

NICAISE, berger

PLUSIEURS BERGERS et BERGÈRES, qui étaient priés pour la noce de Colin et d'Agathe

La scène est dans un village de Poitou, sous l'Orme.

¹ La 1^{re} édition est de 1694.

Scène première

DORANTE, PASQUIN



PASQUIN.

Pour m'expliquer en termes plus clairs, j'ai avancé la dépense du voyage depuis notre garnison jusqu'à ce village-ci ; nous y avons déjà séjourné quinze jours sur mes crochets : je vous prie que nous comptions ensemble, et je vous demande mon congé.

DORANTE.

Oh ! palsembleu, tu prends bien ton temps !

PASQUIN.

Hé ! puis-je le mieux prendre, monsieur ? Vous venez d'être réformé ; il faut bien que vous réformiez votre train.

DORANTE.

Pasquin, quitter le service d'un officier, c'est se brouiller avec la fortune.

PASQUIN.

Ma foi, monsieur, je me suis brouillé avec elle dès le jour que je suis entré chez vous : mais, Dieu merci, je suis au-dessus de la fortune ; je veux me retirer du monde.

DORANTE.

Le fat ! ô le fat !

PASQUIN.

Oui, monsieur, j'ai fait depuis peu des réflexions morales sur la vanité, des plaisirs mondains : je suis las d'être bien battu et mal nourri ; je suis las de passer la nuit à la porte d'un lansquenet, et le jour à vous détourner des grisettes ; je suis las enfin d'avoir de la condescendance pour vos débauches, et de m'enivrer au buffet, pendant que vous vous enivrez à table. Il faut faire une fin, monsieur. Je vais me rendre mari d'une certaine Lisette¹, qui est le bel esprit de ce village-ci. Les plus jolies filles du Poitou la consultent comme un oracle, parce qu'elle a fait ses études sous une coquette de Paris ; c'est là où elle est devenue amoureuse de moi.

DORANTE.

Hé ! je n'ai point encore trouvé en mon chemin cette Lisette si aimable ; j'en sais mauvais gré à mon étoile.

PASQUIN.

Ce n'est pas votre étoile, monsieur ; c'est moi qui ai pris soin de vous cacher Lisette : je l'ai trouvée trop jolie pour vous la faire connaître. Mais cette digression vous fait oublier qu'il s'agit entre vous et moi d'une petite règle d'arithmétique. Il y a huit ans que je vous sers ; à vingt-cinq écus de gages, somme totale, six cents livres ; sur quoi j'ai reçu quelques coups de canne, coups de pied au cul² ; partant reste toujours six cents livres,

¹ On lit, dans l'édition originale : *Il faut faire une fin, monsieur, et je vay me rendre ; je vay me rendre mari d'une certaine Lisette, etc.* Cette répétition peut être une faute de l'imprimeur.

² Cette leçon est conforme à l'édition originale. Dans l'édition de 1728, on lit : *Quelques coups de canne et coups de pied au cul* ; dans celle de 1750 : *Quelques*

ATTENDEZ-MOI SOUS L'ORME

que je vous prie de me donner présentement.

DORANE, *d'un ton de colère.*

Quoi ! j'ai eu la patience de garder huit ans un coquin comme toi !

PASQUIN.

Tout autant, monsieur.

DORANTE.

Un maraud !

PASQUIN.

Oui, monsieur.

DORANTE.

Huit ans, un valet à pendre !

PASQUIN.

Ah !

DORANTE.

À noyer, à écraser !

PASQUIN.

Il y a du malheur à mon affaire. Vous avez été jusqu'à présent très content de mon service, et vous cessez de l'être dans le moment que je vous demande mes gages.

DORANTE, *se radoucissant.*

Pasquin, ce n'est pas d'aujourd'hui que je suis la dupe de ma bonté. Va, mon cher, je veux bien encore ne te point chasser de chez moi.

PASQUIN.

Vraiment, monsieur, ce n'est pas vous qui me chassez ; c'est moi qui vous demande mon congé, et les six cents livres.

coups de canne, quelques coups de pied au cul ; et dans les éditions modernes, Quelques coups de canne et quelques coups de pied au cul.

DORANTE.

Non, mon cœur, tu ne me quitteras point. Tu ne sais ce qu'il te faut. La vie champêtre ne convient point à un intrigant, à un fourbe.

PASQUIN.

Je sais bien que j'ai tous les talents pour faire fortune à la ville ; mais je borne mon ambition à Lisette, à qui j'apporte en mariage les six cents livres, dont je vais vous donner quittance.

Il tire de sa poche un papier.

DORANTE, *lui arrêtant la main.*

Peste soit du faquin ! Tu n'as que tes affaires en tête : parlons un peu des miennes. J'épouse demain la petite fermière Agathe. J'ai si bien fait, par mon manège, que le père est à présent aussi amoureux de moi que sa fille. Elle a dix mille écus, Pasquin.

PASQUIN.

Vous n'avez que vos affaires en tête ; reparlons un peu des miennes.

DORANTE.

Agathe m'attend chez elle à quatre heures ; et, avant que d'y aller, j'ai à régler certaines choses avec le notaire.

PASQUIN.

Monsieur, il n'y a que deux mots à mon affaire.

DORANTE.

Le notaire m'attend, Pasquin.

PASQUIN.

Mon congé et mes gages.

DORANTE.

Oh ! puisque tu veux absolument que nous finissions¹ d'affaire

¹ Cette leçon est conforme à l'édition originale et à celle de 1728. Dans les autres éditions, on lit, *sortions* au lieu de *finissions*.

ATTENDEZ-MOI SOUS L'ORME

ensemble...

PASQUIN.

Si ce n'était pas pour une occasion aussi pressante...

DORANTE.

Il faut faire un effort...

PASQUIN.

Je ne vous importunerais pas.

DORANTE.

Quelque peine que cela me fasse...

PASQUIN.

Voici la quittance.

DORANTE, prenant la quittance et embrassant Pasquin.

Va, je te donne ton congé.

PASQUIN.

Et mes gages, monsieur ?

DORANTE.

Tu m'attendis, Pasquin ; je ne veux pas te voir davantage.



MIRONDELA
DELS ARTS

Scène II

PASQUIN, *seul*

Le scélérat ! Je n'ai plus rien à ménager avec cet homme-là. Lisette me sollicite de rompre son mariage avec Agathe. Allons voir ce qui en sera.



Scène III

PASQUIN, LISETTE



PASQUIN.

Ah ! te voilà !

LISETTE.

Il y a une heure que je te cherche. Es-tu d'accord avec ton maître ?

PASQUIN.

Peu s'en faut. Il ne s'agissait entre lui et moi que de deux articles. Je lui demandais mon congé et mes gages : il a partagé le différent par moitié ; il m'a donné mon congé, et me retient mes gages.

LISETTE.

Et tu gardes des mesures avec cet homme-là ! Te feras-tu encore tirer l'oreille pour m'aider à rompre son mariage, en faveur de mon pauvre frère Colin, à qui Agathe était promise ? Il ne tient qu'à toi de rendre la joie à tout le village. Ce n'était que fêtes, danses et chansons préparées pour les noces de Colin et d'Agathe ; et depuis que ton officier réformé est venu nous enlever le cœur de cette jolie fermière, toute notre galanterie poitevine est en deuil.

PASQUIN.

Je ne manque pas de bonne volonté ; mais je considère...

LISETTE.

Et moi, je ne considère plus rien. Je suis bien sotté de prier quand j'ai droit de commander. Colin est mon frère, et s'il n'épouse point Agathe par ton moyen, Lisette n'épousera point Pasquin.

PASQUIN.

Ouais ! tu me mets bien librement le marché à la main !

LISETTE.

C'est que je ne suis pas comme la plupart de celles qui font de pareils marchés. Je ne t'ai point donné d'arrhes, et je romprai, si...

PASQUIN.

Doucement. Ça, que faut-il donc faire pour ce petit frère Colin ? As-tu pris des mesures avec lui ?

LISETTE.

Des mesures avec Colin ? Bon ! c'est un jeune amant à la franquette, qui n'est capable que de se trémousser à contretemps. Il va, il vient, il piétine, peste contre son infidèle, et a¹ toujours quelque raisonnement d'enfant qu'il veut qu'on écoute ; enfin, c'est un petit obstiné que j'ai été contrainte d'enfermer, afin qu'il me laissât en paix travailler à ses affaires. Je crois que le voilà encore.

MIRONDELA
DELS ARTS

¹ Ce verbe a n'existe ni dans l'édition originale, ni dans de celle 1728.

Scène IV

COLIN, LISETTE, PASQUIN

LISETTE, à Colin.

Quoi ! petit lutin, tu seras toujours sur mes talons ?

COLIN, à Lisette.

J'ai sauté par la fenêtre de la salle où tu m'avais enfermé, pour te venir dire que tout le tripotage de veuve que tu veux faire pour attraper ce Dorante, par ci, par là, tant y a que tout ça ne vaut rien.

LISETTE.

Mort de ma vie ! si tu...

PASQUIN.

Laissez opiner Colin ; il me paraît homme de tête.

COLIN.

Assurément. J'ai trouvé un secret pour qu'Agathe me r'aime, et j'ai commencé à imaginer...

LISETTE.

Et va-t'en achever d'imaginer ; laisse-moi exécuter.

COLIN.

Oh ! y faut que ce soit moi qui...

LISETTE.

Oh ! ce ne sera pas toi qui...

COLIN.

Je te dis que...

LISETTE.

Je te dis que tu te taises.

COLIN.

Oh ! c'est moi qui suis l'amoureux, une fois ; je veux parler tout mon soûl.

LISETTE.

Oh ! le petit lutin d'amoureux !

COLIN.

Tenez, si Pasquin me dit que je n'ai pas pus d'esprit que toi, pour ce qui est d'Agathe, je veux bien m'en retourner dans la salle.

LISETTE.

Écoutons à cette condition.

COLIN.

C'est que j'ai eune ruse pour faire venir Agathe dans eun endroit où je vous cacherai tous deux.

PASQUIN.

Fort bien !

COLIN.

Et pis, quand a sera là, je li dirai : Ça, gnia personne qui nous écoute ; n'est-y pas vrai, Agathe, qu'où m'avez dit cent fois qu'où m'aimiez ? A dira : Oui, Colin ; car ça est vrai. N'est-y pas vrai, li redirai-je, que quand vous me dites ça, je dis, moi, que les paroles étaient belles et bonnes, mais que ça ne tient guère, à moins qui n'y ait quelque chose, là, qui signifie qu'où n'oseriez pus prendre d'autre mari que moi ? Agathe dira : Oui, Colin. N'est-y pas vrai, ce li ferai-je encore, qu'un certain jour que l'épingle de votre collet était défaite, je le soulevis tout doucement, tout doucement ?...

ATTENDEZ-MOI SOUS L'ORME

LISETTE.

Oh ! va donc plus vite ; j'aime l'expédition.

PASQUIN.

Ce récit promet beaucoup, au moins. Et nous serons cachés pour entendre tout cela ?

COLIN.

Assurément. Je ne barguignerai point à li faire tout dire ; car si a m'épouse, l'épousaille couvre tout ; et sinon, je sis bien aise qu'on sache que la récolte appartient à sti qui a défriché la terre. Oh ! donc, je dirai à Agathe : N'est-y pas vrai, quand j'eu entr'ouvart votre collet, que je pris dessous un papier dans votre sein, et que sur ce papier vous m'aviez fagoté en lacs d'amour votre nom parmi le mien, pour montrer ce que je devons être l'un à l'autre ?

PASQUIN.

Et a dira : Oui, Colin.

COLIN.

Oh ! a dira peut-être que c'est qu'a dormait ; mais je sais bien qu'a ne faisait que semblant ; car a se réveillit tout juste quand...

LISETTE.

Eh bien, enfin ! quand elle aura tout dit...

COLIN.

Vous sortirez tous deux de votre cache, et vous li direz : Agathe, faut qu'ou vous mariiez rien qu'avec Colin tout seul, ou nous allons dire partout qu'ous aimez deux hommes à la fois. Oh ! a ne voudra pas.

LISETTE.

Ô que si, a voudra. Les femmes en font gloire.

COLIN.

Faire gloire d'aimer un autre que sti avec qui on se marie ! Non, gnia point de femme comme ça dans tout le monde.

PASQUIN.

Colin n'a pas voyagé. Ça, je juge que M. Colin imagine mieux que nous ; mais nous exécuterons mieux que Colin. Partant, condamné à retourner dans la salle jusqu'à ce que nous ayons besoin de lui.

COLIN.

Oh ! ne vlà-t-il pas qu'il dit comme Lisette, à cause que... hé ! là, là.

LISETTE.

Oh ! va donc, ou je ne me mêle plus de tes affaires.

COLIN.

J'y vas, mais j'enrage.



Scène V

LISETTE, PASQUIN

LISETTE.

Oh ! nous voilà délivrés de lui. Ça, il s'agit de guérir Agathe de l'entêtement où elle est pour ton maître.

PASQUIN.

Hon ! quand l'amour s'est une fois emparé d'un cœur aussi simple que celui d'Agathe, il est difficile de l'en chasser ; il se trouve mieux logé là que chez une coquette.

LISETTE.

J'avoue que les grands airs de ton maître ont saisi la superficie de son imagination ; mais le fond du cœur est encore pour Colin. Finissons. Il faut empêcher Agathe de sortir de chez elle, afin qu'elle ne vienne point rompre les mesures que nous avons prises. Comment nous y prendrons-nous ?

PASQUIN.

Hon ! attendez. Nous lui avons fait venir des habits de Paris. Si j'allais lui dire que mon maître veut qu'elle les mette... La coiffure seule suffit pour amuser une femme toute la journée.

LISETTE.

La voici qui vient ; songe à la renvoyer chez elle.

Scène VI

AGATHE, LISETTE, PASQUIN



AGATHE.

Où donc est ton maître, Pasquin ? Il y a deux heures que je l'attends chez moi.

PASQUIN.

Vous vous trompez, madame ; mon maître est trop amoureux pour vous faire attendre.

LISETTE, à Agathe.

Je vous avais bien dit que ses empressements ne dureraient pas.

AGATHE.

Oh ! c'est tout le contraire, Lisette. Dorante doit être aujourd'hui amoureux de moi à la folie ; car il m'a promis que son amour augmenterait tous les jours, et il m'aimait déjà bien hier.

LISETTE.

En une nuit, il arrive de grandes révolutions dans le cœur d'un Français.

PASQUIN.

Oui, sur la fin de ce siècle-ci, les amants et les saisons se sont bien déréglés ; le chaud et le froid n'y dominent plus que par caprice.

ATTENDEZ-MOI SOUS L'ORME

LISETTE.

Oh ! en Poitou nous avons une règle certaine ; c'est que le jour des noces, le thermomètre de la tendresse est à son plus haut degré ; mais le lendemain il descend bien bas.

AGATHE.

Vous voulez me persuader tous deux que Dorante sera inconstant ; mais il faudrait que je fusse folle pour craindre qu'il change. Quoi ! quand Colin me disait tout simplement qu'il me serait fidèle, je le croyais ; et je ne croirais pas Dorante, qui est gentilhomme, et qui fait des serments horribles qu'il m'aimera toujours.

PASQUIN.

En amour, les serments d'un courtisan ne prouvent rien ; c'est le langage du pays.

LISETTE, à *Agathe*.

Si vous vouliez m'écouter une fois en votre vie, je vous ferais voir que Dorante...

AGATHE.

Parlons d'autre chose, Lisette.

PASQUIN, à *Lisette*.

Elle a raison.

À *Agathe*.

Parlons des beaux habits que mon maître vous a fait venir.

AGATHE.

Ah ! Pasquin, j'en suis charmée.

PASQUIN.

À propos, mon maître voulait vous voir aujourd'hui parée.

AGATHE.

Je voudrais bien l'être aussi ; mais je ne sais pas lequel je dois mettre des deux habits. Dis-moi, Pasquin, lequel aimera-t-il

mieux de l'innocente ou de la gourgandine¹ ?

PASQUIN.

La gourgandine a toujours été du goût de mon maître.

AGATHE.

Il faut que les femmes de Paris aient bien de l'esprit pour inventer de si jolis noms.

PASQUIN.

Malepeste ! leur imagination travaille beaucoup. Elles n'inventent point de modes qui ne servent à cacher quelque défaut. Falbala par haut pour celles qui n'ont point de hanches ; celles qui en ont trop le portent plus bas. Le col long et les gorges creuses ont donné lieu à la steinkerque ; et ainsi du reste.

AGATHE.

Ce qui m'embarrasse le plus, c'est la coiffure. Je ne pourrai jamais venir à bout d'arranger tant de machines sur ma tête ; il n'y a pas de place pour en mettre seulement la moitié.

PASQUIN.

Oh ! quand il s'agit de placer des fadaises, la tête d'une femme a plus d'étendue qu'on ne pense. Mais vous me faites souvenir que j'ai ici le livre instructif que la coiffeuse a envoyé de Paris. Il s'intitule :

« Les Éléments de la Toilette, ou le Système harmonique de la Coiffure d'une Femme. »

AGATHE.

Ah ! que ce livre doit être joli !

LISETTE.

Et savant² !

¹ Deux noms d'habits à la mode en 1694. Voir l'édition originale.

² Je n'ai trouvé ces deux mots, *Et savant !* dits par Lisette, que dans l'édition originale et dans celle de 1728.

ATTENDEZ-MOI SOUS L'ORME

PASQUIN, *tirant un livre de sa poche.*

Voici le second tome. Pour le premier, il ne contient qu'une table alphabétique des principales pièces qui entrent dans la composition d'une commode, comme :

- « La duchesse, le solitaire,
- « La fontange, le chou,
- « Le tête-à-tête, la culbute,
- « Le mousquetaire, le croissant,
- « Le firmament, le dixième ciel,
- « La palissade et la souris. »

AGATHE.

Ah ! Pasquin, cherche-moi l'endroit où le livre dit que se met la souris. J'ai un nœud de ruban qui s'appelle comme cela.

PASQUIN.

C'est ici quelque part ; attendez...

- « Coiffure pour raccourcir le visage. »

Ce n'est pas cela.

- « Petits tours blonds à boucles fringantes pour les fronts étroits et les nez longs. »

Je n'y suis pas.

- « Suppléments ingénieux qui donnent du relief aux joues plates. »

Ouais !

- « Cornettes fuyantes pour faire sortir les yeux en avant. »

Ah ! voici ce que vous demandez.

- « La souris est un petit nœud de nompaille qui se place dans le bois. *Nota.* On appelle petit bois un paquet de cheveux hérissés, qui garnissent le pied de la futaie bouclée. »

Mais vous lirez cela à loisir. Allez vite arranger votre toilette. Je vous enverrai mon maître aussitôt qu'il aura fini une petite affaire.

AGATHE.

Qu'il ne me fasse pas attendre au moins. Adieu, Lisette.

LISETTE.

Adieu, Agathe.



Scène VII

LISETTE, PASQUIN

LISETTE.

On vient à bout de tout en ce monde, quand on sait prendre chacun par son faible ; les hommes par les femmes, les femmes par les habits. Çà, il faut à présent nous assurer de ton maître.

PASQUIN.

Il est chez le notaire ; il faut qu'il repasse par ici pour aller chez Agathe, et je l'arrêterai pendant que tu iras te déguiser en veuve.

LISETTE.

Récapitulons un peu ce déguisement. Tu es bien sûr que ton maître n'a jamais vu la veuve.

PASQUIN.

Assurément. Sur la réputation qu'elle a dans Poitiers d'être fort riche, mon fanfaron s'est vanté qu'elle était amoureuse de lui. Pour se venger, elle a pris plaisir à se trouver masquée à deux ou trois assemblées où il était, de faire la passionnée ; en un mot, de se moquer de lui, trouvant toujours des excuses pour ne se point démasquer. C'est une gaillarde qui fait mille plaisanteries de cette nature pour égayer son veuvage.

LISETTE.

Puisque cela est ainsi, je contreferaï la veuve comme si je l'étais.

PASQUIN.

Tant pis. Car on ne saurait bien contrefaire la veuve, qu'on n'ait contrefait la femme mariée. L'habit est-il prêt ?

LISETTE.

Oui.

PASQUIN.

Voilà mon maître qui vient.

LISETTE.

Amuse-le pendant que je me déguiserai ; et après, tu iras avertir Agathe qu'elle vienne nous surprendre, tu la feras écouter notre conversation. Laisse-moi faire.



Scène VIII

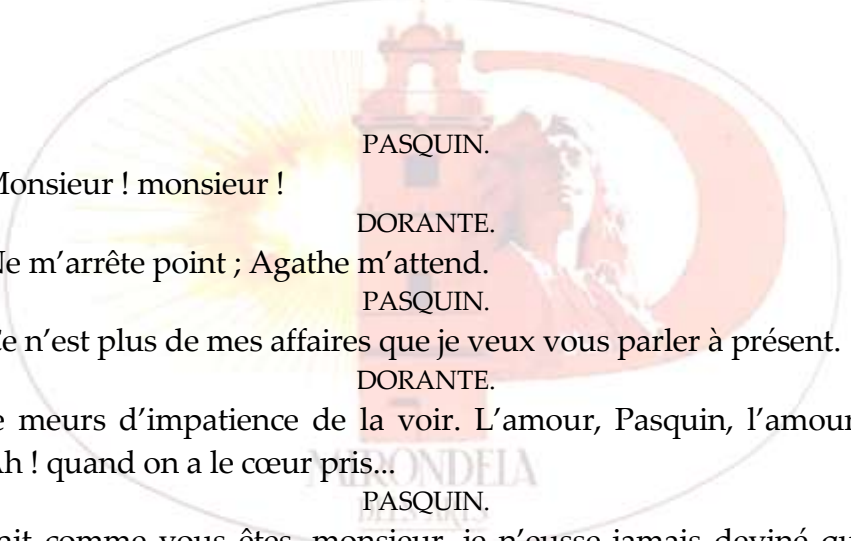
PASQUIN, *seul*

Comment lui tournerai-je la chose ? Mais il ne faut pas tant de façons avec mon maître. Un homme qui se croit aimé de toutes les femmes en est aisément la dupe.



Scène IX

DORANTE, PASQUIN



PASQUIN.

Monsieur ! monsieur !

DORANTE.

Ne m'arrête point ; Agathe m'attend.

PASQUIN.

Ce n'est plus de mes affaires que je veux vous parler à présent.

DORANTE.

Je meurs d'impatience de la voir. L'amour, Pasquin, l'amour !
Ah ! quand on a le cœur pris...

PASQUIN.

Fait comme vous êtes, monsieur, je n'eusse jamais deviné que
l'amour vous ferait perdre votre fortune.

DORANTE.

Que veux-tu dire par là ?

PASQUIN.

Que votre amour pour Agathe vous fait manquer, cette veuve
de cinquante mille écus.

DORANTE.

Hé ! ne t'ai-je pas dit que la sottise est devenue invisible à Poitiers ?

ATTENDEZ-MOI SOUS L'ORME

PASQUIN.

Apparemment elle voulait éprouver votre constance. L'heureux moment est venu ; elle est ici, monsieur.

DORANTE.

Est-il possible ?

PASQUIN.

Il n'y a rien de plus vrai ; et depuis que vous m'avez quitté... Mais n'en parlons plus, vous avez le cœur pris pour Agathe.

DORANTE.

Achève, Pasquin, achève.

PASQUIN.

Amoureux comme vous êtes, vous ne voudriez pas rompre un mariage d'inclination pour vingt mille écus plus ou moins.

DORANTE.

Il faudra se faire violence. Avec vingt mille écus on achète un régiment, on est utile au prince ; tu sais qu'un gentilhomme doit se sacrifier pour les besoins de l'État.

PASQUIN.

Entre nous, l'État n'a pas grand besoin de vous, puisqu'il vous a remercié de vos services à la tête de votre compagnie.

DORANTE.

Parlons de la veuve, Pasquin.

PASQUIN.

La veuve est venue ce matin de Poitiers pour vos beaux yeux ; et depuis que vous m'avez quitté, on vient de m'offrir de sa part cent pistoles, si je puis livrer¹ votre cœur.

DORANTE.

Je serai ravi de te faire gagner cent pistoles. J'aime à m'acquitter,

¹ Cette leçon est conforme à l'édition originale. Les autres éditions, portent : *Si je puis lui livrer votre cœur.*

Pasquin.

PASQUIN.

En rabattant sur les¹ gages.

DORANTE.

Çà, que faut-il faire, mon cœur ?

PASQUIN.

On est convenu avec moi que le hasard amènerait la veuve sous cet orme dans un quart d'heure.

DORANTE.

Bon !

PASQUIN.

J'ai promis que le même² hasard vous y conduirait aussi.

DORANTE.

Fort bien !

PASQUIN.

Il faut que vous vous promeniez, sans faire semblant de rien. Elle va venir, sans faire semblant de rien. Pour lors vous l'aborderez, vous, en faisant semblant de rien ; elle vous écoutera en faisant semblant de rien. Voilà comment se font les mariages des Tuileries.

DORANTE.

Parbleu, tu es un homme adorable !

PASQUIN.

Çà, préparez-vous à aborder la veuve en petit maître. Cachez-vous un œil avec votre chapeau, la main dans la ceinture, le coude en avant, le corps d'un côté, et la tête de l'autre ; surtout gardez-vous bien de vous promener sur une ligne droite, cela est

¹ C'est ainsi qu'on lit dans l'édition originale. Dans les éditions modernes, on lit : *En rabattant sur mes gages.*

² Je n'ai trouvé ce mot *même* que dans l'édition originale.

ATTENDEZ-MOI SOUS L'ORME

trop bourgeois.

DORANTE.

Ce maraud-là en sait presque autant que moi.

PASQUIN.

Voici l'occasion, monsieur, de faire profiter les talents que vous avez pour le grand art de la minauderie. Ah ! si vous pouviez vous souvenir de cette mine que vous fîtes l'autre jour à la comédie, là, une certaine mine qui perdit de réputation cette femme à qui vous n'aviez jamais parlé.

DORANTE.

Que tu es badin !



Scène X

LISETTE, *en veuve*, DORANTE, PASQUIN

PASQUIN, *bas à Dorante.*

Voici la veuve, monsieur ; faites semblant de rien ; hem, semblant de rien.

Haut à Dorante, en faisant signe à Lisette.

N'y a-t-il rien de nouveau en Catalogne ? Que dit-on de l'Allemagne ? Vous avez reçu des lettres de Flandre. La promenade est bien déserte aujourd'hui. De quel côté vient le vent ? Mon Dieu ! la belle journée !

DORANTE, *bas à Pasquin.*

Pasquin, la veuve soupire.

PASQUIN, *bas à Dorante.*

Apparemment, c'est pour le défunt.

DORANTE, *bas à Pasquin.*

Il faut un peu la laisser ronger son frein. Elle est sensible aux bons airs. Je me sers de mes avantages.

PASQUIN, *bas à Dorante.*

Vous avez raison ; votre geste est tout plein de mérite, et vous avez encore plus d'esprit de loin que de près. Si elle vous entendait chanter, elle serait charmée, monsieur. Ne savez-vous

ATTENDEZ-MOI SOUS L'ORME

point par cœur quelque impromptu de l'opéra nouveau ?

DORANTE, *haut à Pasquin.*

Je vais chanter, pour me désennuyer, un petit air que je fis à Poitiers pour cette charmante veuve. Hem.

Il chante.

Palsambleu, l'Amour est un fat,

L'Amour est un fat ;

Sans égard pour ma naissance,

Il me fait soupirer, gémir, sentir l'absence

Comme un amant du tiers état.

Palsambleu, l'Amour, *etc.*

Il n'est point de belle en France

Que je n'aie soumise à ce petit ingrat ;

Et, pour toute récompense,

Il m'enchaîne comme un forçat.

Palsambleu, l'Amour, *etc.*

PASQUIN, *après que Dorante a chanté.*

Vous êtes l'Amour, monsieur !

DORANTE, *bas à Pasquin.*

C'est assez la faire languir. Ciel ! quelle aventure, Pasquin ! Je crois que voilà mon aimable invisible dont je te parlais.

PASQUIN.

C'est elle-même.

DORANTE, *abondant la veuve.*

Par quel bonheur, madame, vous trouve-t-on dans ce village ?

LISETTE.

J'y venais¹ chercher la solitude, et pleurer en liberté.

¹ Dans toutes les éditions autres que l'édition originale, on lit : *revenais*.

PASQUIN.

Retirons-nous donc, monsieur : il est dangereux d'interrompre les larmes d'une veuve. La vue d'un joli homme fait rentrer la douleur en dedans.

DORANTE.

Je vous l'ai dit cent fois, charmante spirituelle, je suis le cavalier de France le plus spécifique pour la consolation des damés.

LISETTE.

Un cavalier fait comme vous ne saurait en consoler une, qu'il n'en afflige mille autres.

DORANTE.

Périssent de jalousie toutes les femmes du monde, pourvu que vous vouliez bien...

LISETTE.

Ah ! n'achevez pas, monsieur ; je crains que vous ne me fassiez des propositions que je ne pourrais entendre sans horreur ; car, enfin, il n'y a encore que huit ans que mon mari est mort.

PASQUIN.

Ah ! monsieur, vous allez rouvrir une plaie qui n'est pas encore bien fermée¹.

DORANTE.

Ah ! Pasquin, je sens que mon feu se rallume.

LISETTE.

Hélas ! le pauvre défunt m'aimait tant !

PASQUIN, *bas à Dorante.*

Elle parle du défunt ; vos affaires vont bien.

LISETTE.

Il m'a fait promettre, en mourant

En baissant la voix.

¹ L'édition originale porte *refermée*.

ATTENDEZ-MOI SOUS L'ORME

que je ne me remarierais point.

PASQUIN, *bas à Dorante.*

Profitez du moment, monsieur : elle est femme ; et puisque sa parole baisse, il faut qu'elle soit bien faible.

LISSETTE, *bégayant.*

Je tiendrai... ma promesse... ou bien...

PASQUIN, *bas à Dorante.*

Elle bégaie, il est temps que je me retire.

DORANTE, *bas à Pasquin.*

Va-t'en.



Scène XI

DORANTE, LISETTE

DORANTE.

Nous sommes seuls, madame ; accordez-moi donc enfin ce que vous m'avez tant de fois refusé à Poitiers ; levez ce voile cruel...

LISETTE.

Monsieur, l'affliction m'a si fort changée...

DORANTE.

Hé ! je vous conjure...

LISETTE, *d'un ton de précieuse.*

Je ne dors point ; la fatigue du carrosse, la chaleur, la poussière, le grand jour... vous me trouverez laide à faire peur.

DORANTE.

Je vous trouverai charmante.

LISETTE.

Vous le voulez ?

Elle lève sa coiffe.

DORANTE.

Que vois-je ?

LISETTE.

Puisqu'il faut vous l'avouer, dès la seconde fois que je vous vis,

ATTENDEZ-MOI SOUS L'ORME

je formai le dessein de faire votre fortune ; mais je voulais vous éprouver. Ah ! cruel ! fallait-il sitôt vous rebuter ?

DORANTE.

Hé ! vous avais-je vue, madame ?



Scène XII

DORANTE, LISETTE, AGATHE, PASQUIN

Pasquin amène Agathe pour écouter.

AGATHE, à part, à Pasquin.

C'est donc pour cela qu'il me faisait tant attendre ?

PASQUIN, à part, à Agathe.

Écoutez...

Il sort.

MIRONDELA
DELS ARTS

Scène XIII

DORANTE, LISETTE, AGATHE, *à part*

DORANTE, *à Lisette.*

Je l'avoue franchement ; à votre refus, j'avais baissé les yeux sur une petite fermière, parce que je trouvais une somme d'argent pour nettoyer de gros biens que j'ai en direction : mais, d'honneur, en honneur, je ne l'ai jamais regardée que comme un enfant, une poupée avec quoi on se joue ; et depuis les charmantes conversations de Poitiers, vous n'avez point désemparé mon cœur¹.

AGATHE, *à part.*

Le traître !

¹ Ce passage est conforme à l'édition originale. Dans la plupart des éditions modernes on lit :

Je l'avoue franchement ; à votre refus, j'avais *jeté* les yeux sur une petite fermière, parce que je trouvais une somme d'argent pour nettoyer de gros bien que j'ai en direction : mais d'honneur (*en honneur* est omis), je ne l'ai jamais regardée que comme une enfant, une poupée avec quoi on se joue ; et depuis les charmantes conversations de Poitiers, vous n'avez point désemparé *de* mon cœur.

LISETTE.

Apparemment que je vous crois, puisque je veux bien vous donner ma main. Mais, avant toutes choses, il faut que vous disiez à Agathe, en ma présence, que vous ne l'avez jamais aimée.

DORANTE.

En votre présence ?

LISETTE.

Quoi ! vous hésitez ?

DORANTE.

Nullement. Mais enfin, dire en face à une femme que je ne l'aime point, c'est l'assassiner : le coup est mortel, madame ; et je dois avoir des ménagements pour une pauvre petite créature, qui...

LISETTE.

Qui...

DORANTE.

Qui, puisqu'il faut vous faire la confidence, a eu pour moi certaines faiblesses. Je suis galant homme.

AGATHE, *à part.*

Comme il ment !

DORANTE.

Mais, madame, je quitte tout pour vous suivre. Je me laisse enlever, je vous épouse : faut-il d'autres marques de mon amour ?

LISETTE.

Au moins, je vous ordonne d'aller tout présentement rompre l'engagement que vous avez avec le père.

DORANTE.

Oh ! pour cela, volontiers.

LISETTE.

Allez promptement, et revenez dans une demi-heure m'attendre sous cet orme.

ATTENDEZ-MOI SOUS L'ORME

DORANTE.

Je vais vous satisfaire.

LISETTE.

Sous l'orme, au moins.



Scène XIV

AGATHE, LISETTE

AGATHE, à part, n'osant aborder la veuve.

Il faut que je sache d'elle... Mais me ferai-je connaître après ce qu'on lui vient de dire de moi ?

LISETTE.

Mon Dieu ! la jolie mignonne ! Qu'elle est aimable ! Me voulez-vous parler ?

AGATHE, n'osant l'aborder.

Non.

LISETTE.

Mais je crois vous avoir vue quelque part. N'êtes-vous pas la belle Agathe ?

AGATHE.

Je ne sais pas.

LISETTE.

Ne craignez rien, ma bouchonne. Vous m'aviez enlevé mon amant ; mais je suis déjà vengée, puisqu'il vous a sacrifiée à moi.

AGATHE.

Le traître !

ATTENDEZ-MOI SOUS L'ORME

LISETTE.

Vous êtes bien fâchée, n'est-ce pas, de perdre un si joli petit homme ?

AGATHE.

Je ne suis fâchée que de ce qu'il vous vient de dire des faussetés de moi. Il dit que j'ai eu des faiblesses pour lui : ah ! ne le croyez pas au moins, madame ; c'est un méchant qui en dira autant de vous.

LISETTE *rit.*

Ha ! ha !

AGATHE.

Vous riez ! Est-ce que vous me soupçonnez de ce que ce menteur-là vous a dit ?

LISETTE.

Dorante ne saurait mentir ; il est gentilhomme.

AGATHE.

Que je suis malheureuse ! Quoi ! vous croyez ?...

LISETTE, *se dévoilant.*

Oui, je crois...

AGATHE.

C'est Lisette !

LISETTE.

Je crois, comme je l'ai toujours cru, que vous êtes fort sage, et que Dorante est le plus grand scélérat¹. Mais je suis contente, vous avez tout entendu. Ce n'est pas sa faute, comme vous voyez, si je ne suis qu'une fausse veuve. Eh bien ! que vous dit le cœur présentement ?

¹ Cette leçon est conforme à l'édition originale. Dans les autres éditions que j'ai consultées, on lit : *Le plus grand scélérat du monde.*

AGATHE.

Hélas ! j'ai trahi Colin : Colin m'aime-t-il encore ?

LISETTE.

Il fera tout comme s'il vous aimait ; et sitôt que vous lui aurez dit un mot, il ne songera plus qu'à se venger de Dorante.

AGATHE.

Ah ! qu'il ne s'y joue pas : Dorante m'a dit qu'il était bien méchant.

LISETTE.

Il s'agit d'une vengeance qui servira de divertissement à toute notre petite société galante. Il sera berné... qu'il ne¹ manquera rien.



¹ Ne est conforme aux deux éditions citées ci-dessus. Dans les autres éditions on lit : *Qu'il n'y manquera rien.*

Scène XV

COLIN, AGATHE, LISETTE

COLIN, *à part, sans apercevoir Agathe.*

Pasquin me vient de dire que tout allait bien, pourvu que je patientisse : mais, quand je devrais tout gâter, je ne saurais plus me tenir en place ; je sis trop amoureux.

AGATHE, *à Colin, fâchée de l'avoir trahi.*

Ah ! Colin, Colin !

COLIN, *à Agathe, qu'il aperçoit.*

Ce n'est pas de vous au moins que je dis que je sis amoureux : il ferait beau var que j'aimisse encore eune... ingrate !

AGATHE.

Il est vrai.

COLIN.

Eune... infidèle !

AGATHE.

Oui, Colin.

COLIN.

Eune... changeuse !

AGATHE.

Hélas ! je n'aime pas trop à changer ; mais c'est que cela me vint

malgré moi tout d'un coup, parce que je n'avais jamais vu d'homme fait comme Dorante.

COLIN.

Oui, vous êtes une traîtresse.

AGATHE.

Oh ! pour traîtresse, non... Ne vous avais-je pas averti que je voulais aimer Dorante ?

COLIN, *étouffant de colère et d'amour.*

Eune... aouf ! gnia pu moyen de retenir mon naturel. Raille-moi ta main.

AGATHE.

Ah ! Colin, que je suis fâchée !

COLIN.

Ah ! que je sis aise, moi !

LISETTE.

Vous allez user toute votre tendresse ; gardez-en un peu pour quand vous serez mariés, vous en aurez besoin. Ça, Dorante va venir m'attendre sous l'orme ; nous avons résolu de nous moquer de lui. Pierrot, Nanette et Licas nous doivent aider ; ils sont là tout prêts. Les voici.

Scène XVI

LISETTE, COLIN, AGATHE, NANETTE,
DEUX BERGERS

LISETTE, à Nanette et aux bergers.

Qui vous a donc avertis qu'il était temps ?

NANETTE, à Lisette.

Nous avons vu de loin qu'elle se laissait¹ baiser la main par Colin ; nous avons jugé...

COLIN, à Nanette.

C'est signe qu'al' a retrouvé l'esprit qu'al' avait perdu.

AGATHE.

Que je suis honteuse, Nanette, d'avoir été trompée par un homme !

NANETTE.

Hélas ! à qui est-ce de nous autres que cela n'arrive point ? Mais nous allons faire voir à ce petit coquet de Dorante qu'il ne sait pas son métier, puisqu'il donne le temps à une fille de faire des réflexions.

¹ *Laissait* est conforme à l'édition originale. Dans les autres, on lit : *faisait*.

LISETTE.

Tous vos petits rôles de raillerie sont-ils prêts ?

NANETTE.

Bon ! notre Licas et notre Pierrot feraient un opéra en deux heures.

LISETTE.

Oui, je vais vous donner votre rôle.

NANETTE.

Voici Dorante. Retirez-vous ; c'est à moi à commencer.

Ils sortent.



Scène XVII

DORANTE, *seul,*
venant au rendez-vous que lui a donné la veuve

Voici à peu près l'heure du rendez-vous. J'ai bien fait de ne point voir ni le père ni la fille : si la veuve m'allait manquer, je serais bien aise de retrouver Agathe. J'entends des villageois qui chantent ; laissons-les passer.



MIRONDELA
DELS ARTS

Scène XVIII

DORANTE, NANETTE, NICAISE

Nicaise finit une chanson à une paysanne qui le fuit.

NANETTE.

Mon pauvre Nicaise, tu perds ton temps et ta chanson. Il est vrai que je t'ai aimé ; mais c'est justement pour cela que je ne t'aime plus. Ce sont là nos règles.

NICAISE *chante.*

Lorsque tu me promis, sous cet orme fatal,
Que je triompherais bientôt de mon rival,
Tu m'en voulus donner une preuve certaine.
Ah ! que n'en ai-je profité !
Je ne serais plus à la peine
De te reprocher ton infidélité.

NANETTE *chante.*

Il est vrai que ma franchise
Fut surprise
Par tes discours trompeurs et par ton air charmant ;
Mais j'ai passé recueil du dangereux moment.

ATTENDEZ-MOI SOUS L'ORME

J'ai pensé faire la sottise :
Tu ne m'as pas prise au mot ;
Tu seras le sot.
Tu seras le sot.
Tu seras le sot.



Scène XIX

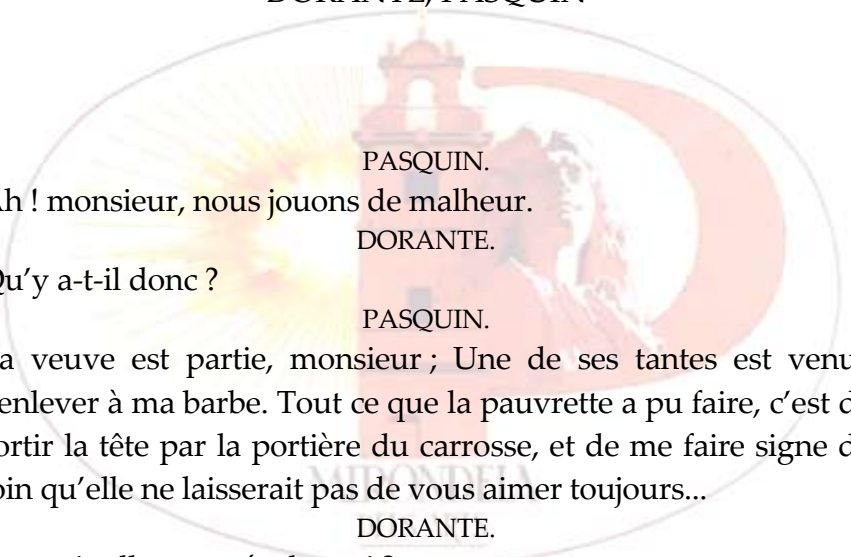
DORANTE, *seul*

Ces Poitevines sont galantes naturellement. Mais la veuve tarde beaucoup.



Scène XX

DORANTE, PASQUIN



PASQUIN.

Ah ! monsieur, nous jouons de malheur.

DORANTE.

Qu'y a-t-il donc ?

PASQUIN.

La veuve est partie, monsieur ; Une de ses tantes est venue l'enlever à ma barbe. Tout ce que la pauvre a pu faire, c'est de sortir la tête par la portière du carrosse, et de me faire signe de loin qu'elle ne laisserait pas de vous aimer toujours...

DORANTE.

Se serait-elle moquée de moi ?

PASQUIN.

Monsieur, j'ai sellé votre anglais ; le voilà attaché à la porte : si vous voulez suivre le carrosse, il n'est pas encore bien loin.

DORANTE.

Pasquin, il faut aller au plus certain. Je vais trouver Agathe, et conclure avec elle. La voici justement.

Scène XXI

DORANTE, AGATHE, PASQUIN



AGATHE, *à part.*

Je vais bien me moquer de lui.

Haut, à Dorante.

Ah ! vous voilà, monsieur ; il faudra donc que je vous cherche toute la journée ?

DORANTE.

Ah ! pardon, ma charmante ; j'ai eu une affaire indispensable.

AGATHE.

N'est-ce point plutôt que vous m'auriez fait quelque infidélité ?

DORANTE.

Que dites-vous là, cruelle, injuste, ingrate ? J'atteste le ciel...

AGATHE.

Hé ! là, là, ne jurez point. Je sais bien comme vous m'aimez.

DORANTE.

Mais vous, qui parlez, est-ce aimer que de pouvoir attendre jusqu'à demain ?

AGATHE.

Eh bien ! marions-nous tout à l'heure.

ATTENDEZ-MOI SOUS L'ORME

DORANTE.

Dites donc au papa qu'il abrège les formalités : ces articles, ce contrat, me désespèrent.

PASQUIN.

La sottise coutume pour les amants qui sont bien pressés !

AGATHE.

Nous irons dans un moment trouver mon père ; et, s'il nous fait trop attendre, nous nous marierons tous deux tout seuls.



Scène XXII

DORANTE, AGATHE, PASQUIN,
CHEUR DE BERGERS *et* DE BERGÈRES

LE CHEUR *chante derrière le théâtre.*
Attendez-moi sous l'orme,
Vous m'attendrez longtemps.



MIRONDELA
DELS ARTS

Scène XXIII

DORANTE, AGATHE, PASQUIN

Qu'entends-je ?

DORANTE.

AGATHE.

C'est la noce d'un nommé Colin. Vous ne le connaissez pas ?

PASQUIN, *faisant un saut, va rejoindre la noce.*

Une noce ! ma foi je m'en vais danser.

MIRONDELA
DELS ARTS

Scène XXIV¹

DORANTE, AGATHE, PASQUIN,
PLUSIEURS BERGERS *et* BERGÈRES, *priés pour la noce de Colin et*
d'Agathe

DORANTE, *à Agathe.*

Ils s'avancent, cédonz-leur la place.

AGATHE.

Oh ! il faut que je sois de cette noce-là.

DORANTE.

Quoi ! vous pouvez différer un moment ?

AGATHE.

Sitôt que la noce sera faite, nous nous marierons.

LE CHŒUR *chante.*

Attendez-moi sous l'orme,

Vous m'attendrez longtemps.

DORANTE.

Pasquin, voici bien des circonstances.

PASQUIN.

C'est le hasard, monsieur.

¹ Dans l'édition originale, cette pièce n'est divisée qu'en dix-huit scènes.

ATTENDEZ-MOI SOUS L'ORME

DORANTE.

En tout cas, il faut faire bonne contenance.

Il se mêle avec les villageois.

Fort bien, mes enfants. Vive la Poitevine ! Menuet de Poitou.

Courage, Pasquin.

On chante.

Prenez la fillette

Au premier mouvement ;

Car elle est sujette

Au changement :

Souvent la plus tendre

Qu'on fait trop attendre,

Se moque de vous

Au rendez-vous.

PASQUIN, *se moquant de Dorante.*

Nous sommes trahis ; on nous berne, monsieur.

DORANTE.

Ceci me confond.

LISETTE *chante à Dorante.*

Vous qui pour héritage

N'avez que vos appas,

L'argent ni l'équipage

Ne vous manqueront pas :

Malgré votre réforme,

La veuve y pourvoira ;

Attendez-la sous l'orme,

Peut-être elle viendra.

AGATHE *chante à Dorante.*

La fille de village

Ne donne à l'officier

Qu'un amour de passage ;
C'est le droit du guerrier.
Mais le contrat en forme
C'est le lot du fermier :
Attendez-moi sous l'orme,
Monsieur l'aventurier.

COLIN *chante.*

Un jour notre goulu de chat
Tenait la souris sous la patte ;
Mais al' était pour li trop délicate,
Il la lâchit pour prendre un rat.

PASQUIN, *à Dorante.*

Voilà de mauvais plaisants, monsieur. Votre cheval est sellé.

Dorante veut tirer son épée.

PIERROT, *arrêtant Dorante.*

Tout bellement, ou nous ferons sonner le tocsin sur vous.

DORANTE.

Je viendrai saccager ce village-ci avec un régiment que
j'achèterai exprès.

LISETTE.

Ce sera des deniers de la veuve ?

Dorante s'en va. Le village poursuit Dorante, en dansant et chantant.

Attendez-moi sous l'orme,
Vous m'attendrez longtemps.